

# LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



PEINARD  
CORDONNIER

Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.



Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris.



## DAUGA L'ASSOMMEUR

---

Mauvaise bête, nom de dieu, que ce Dauga qu'on vient de juger à Nancy ; il foutait l'épouvante partout où il passait et a commis, dit-on, au moins une demi-douzaine d'assassinats : il a escoffiés, tout récemment les Suzler, la mère Ferry et la mère François, d'autres vieilles gens encore il y a une quinzaine d'années.

Je ne veux pas faire sa Complainte ; c'est des raisons qui le rendaient mauvais que je veux jacasser.

D'abord Dauga est un ancien gendarme ; un sale métier que celui-là, qui rend méchants ceux qui le font. Ensuite il a fait la guerre en 1870 ; mauvaise chose encore ; la guerre habitue à voir pisser le sang sans plus y faire attention que si c'était de l'eau ; on voit les hommes tomber comme des mouches, les chirurgiens tailler dans la viande comme des bouchers. Tout ça rend cruel, et apprend à se foutre de la vie humaine, autant que d'une merde de chien.

Dauga quitta le métier de gendarme pour se marier avec une jeune gonzesse : alors il turbina d'un côté et d'autres, dans des ateliers et des usines. Garce de vie que celle de l'ouvrier ! Le ménage n'arrivait pas à joindre les deux bouts ; on tirait bougrement sur la queue du diable.



Avec ça, mon Dauga était un peu bambocheur ; ça n'eut rien été, s'il avait eu de quoi vivotter, mais se trouvant dans la mistouffe il rigolait un brin pour oublier ses emmerdements.

C'est alors que les idées de tuer ont germé dans sa caboche. Il buchait toujours, nom de dieu, et la paye n'étant pas assez forte, il faisait des dettes. Fallait les payer ces dettes, — pour pouvoir en faire d'autres !

Foutu à cul, il sortait comme un tigre qui va en chasse, un marteau en forme de bouteille caché dans sa pélerine, et tombait comme une goule sur sa proie.. d'un coup de sa massue ça y était !...

Il fouillait partout, barbotait le plus de galette possible et rentrait chez lui ; il payait ses dettes et se refoutait à turbiner, comme si de rien n'était !

Vrai, ça me fout le frisson, quand je songe qu'il y y a des natures qui aiment à faire du mal aux autres. Je dis qu'ils *aiment* à faire du mal, c'est par habitude de parler, — car à bien regarder, je crois nom de dieu, que si mauvaise bête qu'on soit, on ne fait pas le mal pour le plaisir de faire le mal.

Celui qui fait le mal, c'est qu'il y trouve son bénéfice ! Y a que des fous, — qui conséquemment ne savent pas ce qu'il font, — capables de faire le mal par plaisir.

Oui, nom de dieu, c'est parce qu'un type trouve son intérêt à faire des mistouffes à son voisin, qu'il lui en fait. Sans ça, à quoi bon !

Et à qui la faute s'il en est ainsi ? — A cette garce de société ou il nous faut vivre : elle est mal organisée au possible, et veut qu'il y ait entre les hommes un mangement de nez continu.

C'est aussi bien dans les petites choses, que dans les grandes ; nul ne peut tirer la couverture à soi sans découvrir le copain d'a côté : partout, il faut qu'il y ait des chamailleries. Partout, il faut que d'une façon ou d'une autre, vous fassiez du mal à votre semblable, — à moins que vous ne préfériez vous en faire à vous-même en vous laissant crever de faim !

Si vous êtes épicier, faut vendre à faux poids, livrer de la saleté et dire que c'est de la bonne marchandise, écouler les rossignols et jurer sur tous les saints du paradis que vous les avez reçus la veille.

Si vous êtes marchand de vins, faut foutre de l'eau dadans. Et l'eau c'est pas malsain, mille bombes ! Que dire de ceux qui y foutent du vitriol et l'arsenic ?

A la campluche, les paysans une pioche sur l'épaule vont déterrier *la boule*, afin de gagner un pan de terre sur le pré du voisin.

Et ainsi de suite pour tous les métiers : c'est à qui volera son prochain, — ah, misère humaine !

Alors, des fois il arrive, que poussant le système jusqu'au bout, des sales types non contents de voler leur prochain se foutent à le tuer.

Il y a cinquante manières de serrer le ki-ki à son prochain ! Et même ce qu'il y a d'épouvantable,



nom de dieu, c'est qu'il y a certaines manières de tuer, qui sont admises : dans ce cas personne ne trouve à redire, et l'assassin est considéré comme le plus honnête homme de la terre.

Si au lieu de prendre un gros marteau de fer, en forme de bouteille, comme Dauga, et d'y aller féroce-ment, comme une panthère qui a soif de sang tout chaud ; vous couvrez vos pattes de vautour de gants gris perle, et agissez en douceur, vous pouvez assassiner tant que vous voudrez.

Les juges ne vous diront rien, au contraire : ils viendront plier l'échine devant vous, trouveront que vous êtes un homme intelligent.

Seulement un conseil, nom de dieu ! Autant que possible, n'escoffiez que des pauvres bougres, des types qui triment dur, et qui en claquant ne font de tort à personne.

C'est comme ça qu'opère Rothschild, et vous voyez que ça lui réussit ! Il n'a pas besoin de se démancher tant que Dauga ; puis son système ne tâche pas les mains. Turellement aussi, ce fourbi a un nom spécial, les coups que fait Rotschild s'appellent des *opérations*, — ça sent le chirurgien !

Rothschild est le gros des gros ! Mais hélas, y en a des quantités d'autres bandits de sa force, qui font passer le goût du pain au pauvre monde : tristes niguedouilles que nous sommes ! On se sent crever, et on n'est pas foutu de dire d'où vient le coup.

\*  
\* \*

Est-ce à dire, tonnerre de nom de dieu, que parce

qu'il en a toujours été ainsi, il en sera toujours de même ?

Foutre non ! Un jour viendra et il n'est par loin ou les hommes plus marioles qu'aujourd'hui, arrangeront leur vie de telle manière, qu'en faisant du bien à son voisin, on s'en fasse à soi-même.

Ce jour-là nom de dieu, les Dauga et les Rothschild n'existeront plus !

---

## LA RÉPUBLIQUE AU BRÉSIL

---

C'est définitif, nom de dieu, toute l'Amérique est en République. Mince de blair que doivent faire les monarques !

Toutefois, faut pas trop s'emballer, mille bombes ! L'autre jour sur la première impression, produite par une pareille nouvelle arrivant de si loin, je me suis foutu bougrement en joie.

Ça me mettait du soleil au cœur, de me dire que plus jamais il n'y aurait de rois dans ce patelin. Ça c'était le premier mouvement.

Ma joie était un peu exagérée ; j'ai compris ça en ruminant depuis. S'il n'y a plus de rois au Brésil, y a toujours des patrons et des proprios, et foutre, ces chameaux-là sont plus rois que les types couronnés !

Malgré qu'ils soient en République, les pauvres bougres, aussi bien ceux qui sont noirs comme de l'encre, que ceux qui sont blancs comme le papier, continueront à trimer dur et à bouffer des briques à la sauce aux cailloux.

Le gouvernement républicain qui s'est installé là-bas, n'a fait qu'une chose, nom de dieu ! prendre la place encore toute chaude du gouvernement impérial, et continuer à plumer le populo tant et plus.

Tous les types qui font partie de ce gouvernement, sont turellement de gros richards. Quand ils ont emballé Pedropour



l'Europe, ils l'ont mené en bateau avec toutes sortes de salamales, et lui ont promis de financer en sa faveur chaque année une demi-douzaine de millions, comme argent de poche.

C'est-il possible de traiter un empereur comme ça ? Il était si simple de le foutre à la mer, afin que les crocodiles le boulottent à la croque au sel !

En plus, le nouveau gouvernement a promis de maintenir l'ordre et la propriété ; ce qui veut dire, tenir les bons bougres à l'œil, crainte qu'ils ne se rebiffent contre leurs exploiters.

Ah, sacré nom de dieu, y aura de vrai république que le jour où on aura foutu dans le même tonneau de mélasse : trois, patrons, députés et proprios !

---

## ALPHAND, ROI DE PARIS

---

Il est entendu que le Conseil municipal de Paris est la plus chouette collection de types à poil — et à plumes, — qu'il y ait en France et en Navarre.

Ah, foutre, ça ne prouve pas en faveur des autres ! car vraiment ils ne sont pas à la hauteur de leur réputation, les volatiles municipaux de Pantruche.

Ils font du chabonais, donnent beaucoup de la gueule, histoire de chauffer leur avancement et de pénétrer à l'Aquarium, — mais à part ça, en fait de turbin utile, ils n'en abattent pas lourd.

Les premiers temps de leur élection, encore tout chauds et tout bouillants, ils se remuent : ils font du zèle à peu près comme les compagnons nouvellement embauchés à l'atelier.

Nom de dieu, ça ne dure pas longtemps. Une fois qu'ils ont le petit train train de la cambuse, ils ne ronflent plus.

Pour ce qui est des coups de gueule, ça va encore ; un volatile monte à la tribune et déblatère contre Poubelle, contre Alphand et tout le diable et son train.

C'est pour la frime, mille bombes ! Par derrière, ils pelotent.

Alphand, lui demandent des faveurs, lui lèchent le cul ; Alphand se laisse faire et en profite pour faire à sa fantaisie, en toutes choses.

C'est pas la Volière municipale qui mène Paris, nor, c'est le sale youtre d'Alphand ; il a toute l'administration dans les pattes et se fout du reste. Il laisse brailler les volatiles municipaux, et quand ils sont bien époumonnés, il leur répond :

— Faitement, ce que fous tites est pas mal, mais che ferai comme che foutraï...

\*  
\* \*

Et il fait comme il veut, nom de dieu ! En voulez-vous un exemple ?

Vous savez qu'on vient d'inaugurer une usine municipale pour l'éclairage électrique sous les Halles. Y a un an, au mois de décembre les volatiles municipaux décidaient qu'on achèterait des machines inventées par un pauvre bougre de français, qui est mort fou à Sainte-Anne, par suite des mistoufles que lui ont fait les capitalistes.

— Faitement, faut protécher l'industrie française ! répond le youtre Alphand.

Et au mois d'avril il achetait en Angleterre la contrefaçon des machines françaises, moitié plus cher qu'on ne les vend en France.

Probable que le capitaliste Angliche, plus mariolle que le français avait davantage graissé la patte à Alphand.

C'est comme ça que cet oiseau de proie respecte les volontés du Conseil Municipal de Paris !

Hein, nom de dieu, qu'en dites-vous les aminches ? — Pas besoin de vous dire que les péteux de l'Hôtel-de-Ville continuent à bafouiller ; à peine y en a-t-il un, par ci par là, qui ait un peu de nerf.

Et il en sera ainsi tant que nous n'aurons pas foutu en l'air l'Administration et toute la boutique ! Cela fait, nom de dieu, les bons bougres veilleront au nettoyage et à la bonne tenue de la ville, sans qu'il y ait besoin comme aujourd'hui de faire des magnés à n'en plus finir.



## LA LOI A THIVRIER

« Eh foutre ! puisqu'il y a la blouse à Thivrier, pourquoi qu'il n'y aurait pas la loi à Thivrier ? » que s'est dit il y a une dizaine de nuits le fameux bouffe-galette de Montluçon. A cette heure-là, il avait la caboche chouettement emmailotée dans un madras à carreaux rouges et jaunés, et était quasiment frusqué de sa blouse de nuit, — une superbe liquette de toile.

Il faisait frio, nom de dieu, malgré un feu flambant dans la cheminée, — sans quoi il se serait balladé de long en large, avec l'allure d'un Bonaparte en pain d'épices, les pattes croisées derrière le dos.

Pour lors, mille bombes, histoire de réchauffer ses abattis, il s'est enfilé dans le pieu, et au moment de fermer l'œil, la même pensée est venu le tarabuster :

« ... Pourquoi qu'il n'y aurait pas une loi Thivrier?... oui, oui !... Heu, c'est facile à... à dire... Mais sur quoi la faire... cette loi ?... »

Et une voix d'orgue, épastrouillante, annonçait aux voisins que Thivrier roupillait enfin. Il continua à battre la campagne toute la nuit, en rêve turellement, à la recherche de la fameuse loi qui lui redonnerait la popularité du jour de l'ouverture, — alors que sa blouse foutait tous les larbins sans dessus dessous.

Les idées viennent en roupillant, chacun sait ça. Aussi, nom de dieu, lorsque le lendemain matin Thivrier passait son démeoir dans sa barbe, il tenait sa loi !..

Et voilà comme quoi le troquet en rupture de chopines, veut que les bureaux du tabac débitent des timbres-postes, donnant le droit au purotin qui l'achète de chasser tout un dimanche pour vingt sous.

— Hein, mille bombes, c'est chouette ! Ah sacré Père Peinard, qui disais que les députés socialos ne foutent rien à l'Aquarium.

— Epatant en effet. Si les bons bougres qui ont voté pour

le demi-quarteron de pochetées qui s'intitule *Groupe Socialiste*, ne sont pas dégoutés, je veux être pendu !

Eh quoi, voila tout ce dont il a trouvé à accoucher : donner au populo le droit de chasser à raison de vingt sous par jour !

Et pendant qu'ils nous amusent avec cette vaste blague, essayant de nous faire croire que nous avons de la poudre à foutre aux moineaux ; pendant ce temps, nom de dieu ! les bons bougres sont exploités jusqu'à la crevaison par les patrons ; les gouvernants nous filoutent les quelques sous que les singes ont laissé au fond de nos porte-braise ; des milliers de pauvres bougres claquent comme des mouches, tués par le froid ou la faim.

Tonnerre de dieu, ça me fout en rage ! Faut que ce Thivrier soit fourneau au dernier point : vrai, il n'avait pas de meilleur moyen pour prouver son trouducutisme !

\*  
\* \*

Un permis de chasse coûte 24 francs par an, et avec, on a le droit d'y aller des mois et des mois. Avec le truc de Thivrier, en admettant six mois d'ouverture de chasse, le pauvre bougre, qui, trop déchargé pour abouler 24 francs à l'afilée, prendra son timbre de chasse tous les dimanches aura casqué dans les pattes du gouvernement 26 balles au bout de la saison.

Nom de dieu, toutes les lois qu'on prétend fabriquer en faveur du populo sont du même tonneau. En réalité on arrive à nous soutirer sous par sous beaucoup plus qu'on ne fait payer aux bourgeois, qui pourtant ont de quoi financer.

La belle égalité que celle-là ! Moi pauvre bougre pour 26 balles je ne pourrai chasser que 26 jours, et le richard pour 24 balles pourra s'en payer à tire-la rigole pendant six mois !

Je ne gobe pas cette égalité, oh mais là, pas du tout ! Est-ce que les gouvernants ont mis une marque aux oiseaux du ciel ; est-ce que les richards ont foutu des colliers aux lièvres et aux lapins ?



Non, foutre! Pourquoi donc qu'ils se permettent de nous empêcher de les chasser? Le gibier est à celui qui le tue, tonnerre du diable. Vivent les braconniers, y a qu'eux qui soient dans la vérité.

Je sais bien que pendant la saison ou toutes les bestioles font leurs petits c'est un crime que de courir après.

Mais croyez vous que les gendarmes et les garde-chasse empêchent qu'on les détruise? — Non. — Tandis que si tout ceux qui ont envie de chasser pouvaient se passer gratuitement cette fantaisie dans la saison, ils comprendraient facilement qu'il faut les laisser repeupler et se priveraient de chasser sans qu'on les menace des gendarmes.

Aussi nom de dieu, je n'en suis pas pour toutes les lois qu'on nous dit être libérales; toutes sont de grosses fumisteries. Elles n'ont qu'un but nous faire financer, sous une forme ou sous une autre.

La loi Thivrier sur la chasse est kif-kif aux autres. Après comme avant, foutre, je conseille aux bons bougres qu'en pincant pour secouer les puces aux lièvres et aux perdreaux, de prendre leur fusil en douceur et de passer à droite quand les gendarmes vont à gauche.

---

## TOUJOURS LA MISÈRE

---

Oh, foutre, le voilà venu pour de bon ce maudit hiver! J'en souffle dans mes doigts.

Les riches, eux, sont doublement veinards; ils ne savent pas ce que c'est que le froid; chouettement emmitoufflés dans des frusques superbes, ils ne s'aperçoivent pas que ça pince dur.

Les déchards en crèvent de l'hiver! L'été, le grand soleil réchauffe un peu leurs abattis; dans les villes, ils peuvent s'affaler sur les bancs des squares ou sur l'herbe des fortifs, et oublier le ventre en l'air qu'ils ont les tripes vides. Ceux qui se balladent sur les routes, les trimardeurs, peuvent s'étendre au coin d'une haie, ou flanocher dans les près verts.

Quand vient le frio, y a plus mèche! Refiler la comète quand il gèle à pierre fendre, c'est bougrement dur.

Les pauvres bougres qui ont la veine de turbiner ne sont guère plus heureux que les sans-travail. La paye est maigre, nom de dieu, et les frais augmentent l'hiver.

Il faut du charbon, il faut du pétrole, pour se chauffer et s'éclairer. Il faut des godillots pas troués, des frusques chaudes.

Il faut... il faut... beaucoup de choses, nom de dieu! Et ce qu'il faudrait c'est de la galette, mais hélas, c'est ce qu'on voit le moins.

Aussi, tonnerre du diable, la mauvaise saison est bougrement mauvaise pour le populo!

Cet hiver sera encore plus rude que les autres, mille bombes! L'Exposition est fermée, l'ouvrage ne va pas du tout et y a des milliers de bons bougres qui vont de porte en porte mendigoter de l'embauche.

Y a que les fourneaux économiques qui font des affaires. Ah, les amis, si vous relaquiez la queue qu'il y a tous les matins pour s'appuyer la soupe et le quignon de pain qu'on leur donne. Ça fait saigner le cœur, de voir des types bien râblés, des gaillards solides, attendre de la charité des bourgeois, une maigre pitance, juste suffisante à les empêcher de crever de faim illico.

Ces salops de richards rengainent qu'il n'y a que les feignasses qui crèvent de faim. Infectes fripouilles! Non contents d'exploiter les pauvres diables vous les insultez.

Ah, qu'ils sont mous, les malheureux qui se laissent crever de faim près de vos richesses! Faut-il que nous soyons pochetées?

\*  
\* \*

Crever de faim quand on est sans travail, c'est aujourd'hui chose toute simple. Eh bien nom de dieu, j'ai plus terrible que ça à raconter aux copains!

Mourir en turbinant, c'est plus raide! Or ça se voit nom d'une bombe.



La semaine dernière, vers les cinq heures, un tombereau passait dans la rue des Pyramides. Tout d'un coup le charretier dégringole de son siège et reste sur le pavé sans bouger.

De bons fieus s'amènent et transportent le gas dans une pharmacie; pas moyen de lui faire ouvrir l'œil, tant et si bien qu'au bout d'un moment il leur passait dans les mains!

Un médecin rapplique, relaque le pauvre bougre et dit aux types présents que le charretier venait de mourir de faim.

Quoi de plus épouvantable que ça? Que ces vaches de patrons viennent encore nous dire que seuls les feignants crèvent de faim!

On est allé trouver le singe à ce pauvre bougre; cet animal a raconté que de temps à autre il embauchait le charretier par charité.

*Par charité!!* Bougre de mufle; c'est du propre que ta charité.

---

## GRÈVES PARTOUT

---

Y a des hauts et des bas en tout, aussi bien dans les grèves qu'en autres choses. Actuellement y a un brin de calme, on dirait que les bons bougres se reposent un tantinet, pour donner sous peu un rude coup de collier.

Un vent de révolte souffle, — ce n'est encore qu'un petit vent coulis, — mais nom de dieu, un de ces quatre matins il va se changer en tempête.

En *Angleterre*, les ouvriers déchargeurs de Bristol tiennent toujours tête aux patrons depuis un mois: y a un pays de mines, ou aussi des milliers de mineurs sont en grève.

En *Belgique*, ça va cahin caha; ça cesse d'un côté pour reprendre de l'autre.

En *France*, pour le moment ça se ralentit. Dans le Pas-de-Calais et le Nord les mineurs ont repris le turbin la mort dans l'âme, les pauvres bougres ruminent sur leur cochon de sort. — Du côté de Lyon, à Cours, y a des tisseurs qui bataillent contre les patrons depuis des mois et des mois.

En outre à Paris, les ébénos discutent la question de se foutre en grève. Mais chouettement, nom de dieu! Ils sont des gas à poil, les types; ce qu'ils veulent c'est la Grève Générale!

C'est en *Allemagne*, que ça semble chauffer le plus fortement. Les mineurs de la Westphalie qui au printemps dernier se sont laissés rouler comme des gosses par leurs singes et par l'empereur, renaudent bougrement.

A Essen surtout, un des endroits où y a le plus de charbon, ils se remuent à tel point qu'ils foutent la frousse aux grosses légumes.

On essaie bien de les rouler à nouveau, j'espère qu'ils ne se laisseront pas faire: chat échaudé, craint l'eau chaude! Les boniments ne prennent plus; qu'est-ce que ça peut bien leur foutre que cette crapule de Guillaume reçoive une délégation de mineurs?

Ils se souviennent trop combien ils ont été foutus dans le sac, y a six mois par ce sale cochon: il leur avait promis d'intervenir près des patrons pour les rendre raisonnables. Ah, mes amis, quelle farce! Après l'intervention de leur mufle d'empereur, les patrons se sont montrés plus vaches qu'avant.

Actuellement ils font de grandes réunions où ils discutent la question de la grève, et un de ces jours ils pourraient bien se foutre en révolte, — pour de bon ce coup-ci, nom de dieu!

S'ils sont assez fouinards pour ne pas se laisser monter le bourrichon, mince de rigolade, nous en verrons de belles!

Ce sera le moment pour les bons bougres des autres patetelins de profiter de l'occase et de se foutre à leur tour en révolte contre leurs singes.

---

## BABILLARDE

---

Troyes, le 30 novembre 1890.

Mon vieux Peinard,

Je me suis égaré l'autre soir dans une réunion de possibilos. Parole d'honneur!.. Seulement faut tout dire, c'était chez un mastroquet de Troyes (en Champagne.)



Un aminche m'accompagnait, sans quoi je me serais tâté avant d'y pénétrer. Ça me fait peur à moi, le mot « possible. » Que veux-tu, je suis bâti comme ça.

Une plombe et demie durant — devant une belle salle pleine comme un œuf, mais bizarrement composée d'un mélange des habitués de l'endroit, avec des éléments exceptionnels, plus boudinés et plus gouailleurs — j'ai vu et entendu des travailleurs (oui, des crève-de-faim, nom de dieu) jaspiner sur l'utilité de créer, à Troyes, un canard amphibie, auquel on donnerait le nom de « *République sociale*, organe des travailleurs socialistes de la région de l'Est. »

— Tiens, tiens, me dis-je, il doit y avoir là-dessous quelques renaudements sur le dernier chahut électoral. Grillons une cibiche et ouvrons les esgourdes.

Pas du tout, je me fourrais une fois de plus les médius dans les mirettes. A preuve que tout à coup je vois dresser dans le fond de la salle une raclure du possibilisme, frisé au petit fer et faisant le joli cœur, qui ouvre le groin pour déclarer que la *République sociale* serait sa po-pil-lié-té personnelle, mais qu'il invitait tous les *istes* à y colle-aborer. (Tri-patrouillard, va !)

Et aussitôt l'écume de la brocante et quelques pigeons plumables, suant la stupidité par tous les pores, se mirent à taper des pattes.

Après quoi, gaudelureaux et décatiss vidèrent lentement les lieux et se dispersèrent dans toutes les directions.

Nom d'un pétard ! que je pensais en quittant ce bouge, voilà encore un aspirant copurchic qui va soutirer la braise des prolos pour satisfaire sa dégougante ambition. Combien qu'il en faudrait de gas décidés pour jeter à la voirie ces microbes de la Sociale ?

Et mon regard s'est porté sur toi, ô brave Peinard, qui sais si bien d'un mot et d'un geste fermer l'égoût aux pisse-froids.

Je te serre la cuillère.

DUTRIMARD.

## (7) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Dugourdeau n'avait pas l'habitude d'être traité de la sorte : à Concarneau, tout le monde s'inclinait devant lui, les plus acharnés comme M. Homais et La Flipette sollicitaient son arbitrage. Il fut donc tout interloqué et nul ne peut savoir ce qu'il aurait dit ou fait, si, au même moment, un sergot n'était survenu.

« Canaille ! s'écria le roussin en saisissant au collet l'ouvrier qu'il secoua comme un prunier, vous osez invectiver un honorable bourgeois... »

Profonde stupeur des autres personnages.

« Allons ! poursuivit le sergot, suivez-moi chez le commissaire et plus vite que ça. »

— Par exemple ! s'écria l'ouvrier indigné, vous osez dire...

— Ah ! ah ! vous vous révoltez devant la loi, gueula le flickart, c'est bon : sévices exercés sur la personne de votre enfant, insultes à monsieur et rébellion à l'autorité : votre affaire est claire, espèce de communard !

Dugourdeau, qui n'était pas méchant bougre, — au fond, les hommes ne sont pas si mauvais, c'est la galette et les places qui les corrompent, — fut effrayé des charges qui commençaient à s'amonceler sur le pauvre diable. Il voulut rétablir les faits.

— Monsieur, dit-il au sergot du ton le plus insinuant, je vous assure.

— C'est bon, monsieur, lui coupa poliment l'autre chien, vous êtes indulgent, vous voulez excuser ce gremlin : il ne le mérite pas et, d'ailleurs, j'étais là. J'ai tout vu.

Autour d'eux, la foule commençait à s'amasser et à pérorer. Les paroles du flickart étaient avidement écoutées, reportées et grossies. Le bruit circulait déjà que le paternel avait voulu tuer son gosse.

« Canaille ! lui gueula dans le nez une vieille commère, tu monteras sur l'échafaud. »



Ils entrèrent tous chez le commissaire de police, un gros homme replet, gesticulant comme un singe et criant comme un âne.

— Asseyez-vous, monsieur, fit-il à Dugourdeau et vous (c'était à l'ouvrier) restez debout.

Après avoir ainsi marqué les distinctions sociales, le quart d'œil ordonna au sergot de faire sa déposition. Elle fut des plus salées pour le pauvre bougre.

Celui-ci, écoutait la gueule béante, tout interloqué. Dugourdeau n'était pas moins épaté : malgré son respect pour l'autorité, il voulut de nouveau intervenir.

— Pardon, monsieur, fit le quart d'œil, laissez d'abord mon agent faire sa déposition c'est la règle, nous devons...

— Mais, foutre ! hurla le paternel du gosse qui avait fini par recouvrer sa présence d'esprit, tout ça c'est un tissu de mensonges.

— Taisez-vous, malheureux ! répliqua le commissaire, n'aggravez pas votre situation ; et toi, mon garçon, fit-il au gosse, approche-toi.

Mais, va te faire foutre ! voilà que le sacré loupicot épouvanté de tous ces salamalecs dont il ne se rendait pas bien compte, vu son extrême jeunesse, se fout à chialer comme une petite baleine et à chier dans son pantalon.

— Pauvre petit ! fit le quart d'œil d'un ton apitoyé et tout en se bouchant le nez, il tremble en pensant que tout à l'heure il se retrouvera seul avec son bourreau. N'aie pas peur, mon petit homme, nous aviserons à te séparer de ton scélérat de père...

(A suivre.)

---

**PETITE POSTE.** — G. Brest. — D. La Madeleine. — P. Toulon (2). — T. Marseille. — B. Limoges. — M. Nantes. — J. Reims. — P. Chatillon. — M. Bordeaux. — G. Nimes. — P. Roubaix. — reçu galette merci.

---

L'imprimeur-Gérant, WEIL,  
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.



# VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du **Croissant** — PARIS

---

## LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste

Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

---

## L'ATTAQUE, organe anarchiste

Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

---

Adresser toutes les correspondances concernant le  
PÈRE PEINARD au nom de l'Administrateur,  
120, rue Lafayette.

Les nouveaux abonnés de six mois et d'un an  
recevront gratuitement tout ce qui a paru du PÈRE  
PEINARD

---

WEIL, Imp. spécial, du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris.